Document generated on 04/24/2024 7:06 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Claire Martin, Diane Giguère, Micheline Lortie, Diane Martin et Claude Paquette

Renald Bérubé

Number 124, Winter 2006

URI: https://id.erudit.org/iderudit/36609ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bérubé, R. (2006). Claire Martin, Diane Giguère, Micheline Lortie, Diane Martin et Claude Paquette. *Lettres québécoises*, (124), 35–36.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

☆☆☆☆ 1/2

Claire Martin, *À tout propos*, essais, Québec, L'instant même, 2006, 186 p., 19,95 $.

Dire, traduire, raconter (se)

Occupation toujours pleine de surprises et de découvertes, la lecture est souvent l'occasion de coïncidences qui nous rappellent que la planète littéraire, microcosme de l'autre, constitue elle aussi, par définition même, un « petit monde ».

Ayant à rendre compte d'un recueil de Claire Martin et d'une chronique de Diane Giguère, vous lisez, aux pages 59-60 du livre de cette dernière :

Cette journée m'aura valu le plaisir de revoir Claire Martin qui s'est remise à écrire après vingt-six ans de silence. [...] *Une petite flamme danse au fond de son regard comme si l'enfance s'y mirait toujours. Elle est heureuse dans l'écriture, heureuse dans sa nouvelle maison d'édition. « On me gâte, on me fait des lancements », me dit-elle, tout en me dédicaçant* [...].

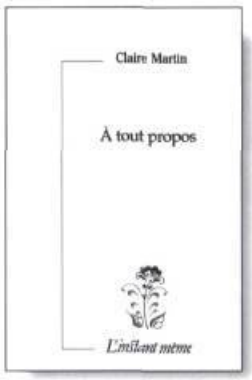
Comme quoi les auteurs peuvent (aussi) se montrer fort attentionnés les uns envers les autres, comme quoi encore un auteur peut aimer son éditeur — et le dire ! Si Diane Giguère a tout à fait raison de souligner que l'auteure de *Doux-amer* (1960) et de *Dans un gant de fer* (2 tomes, 1965 et 1966) s'est remise à l'écriture « après vingt-six ans de silence » — *La petite fille lit*, publié en 1973, sera suivi par *Toute la vie* en 1999 —, cette assertion peut néanmoins être nuancée, surtout quand on veut ajouter du sien aux coïncidences déjà évoquées.

Car si l'écriture autobiographique ou de fiction semble déserter Claire Martin après 1973 (ce dont elle s'explique brièvement dans *À tout propos*, p. 158-159), on pourrait dire que « la petite fille », celle-là même dont l'enfance se mire dans le regard, selon Diane Giguère, que cette « petite fille lit » toujours et beaucoup. Que même, entreprise toute personnelle ou suggérée par Michelle Tisseyre, directrice de collection, elle décide de traduire une de ses lectures, celle de *The Stone Angel* (1964) de la grande romancière canadienne Margaret Laurence (1926-1987), qui deviendra alors *L'Ange de pierre* publié en 1976 chez Pierre Tisseyre dans la collection « Deux solitudes » dirigée par Michelle, son épouse. Presque tout au début de ce roman, on doit à la narratrice, quatre-vingt-dix ans qu'elle a, de pouvoir lire le passage suivant :

Mais attention ! Il ne faut pas parler toute seule, sinon Marvin et Doris [son fils et l'épouse de celui-ci] *échangeront un de ces regards significatifs et diront : « Maman est dans un de ses jours de radotage. » Qu'ils disent ce qu'ils veulent à la fin. Je m'en moque. Je me suis trop longtemps préoccupée de ce que les gens disent.* (p. 10)

On peut alors relire les lignes suivantes de l'auteure (de quatre-vingt-douze ans) d'*À tout propos* :

Je parle seule volontiers. Je ne crois pas que ce soit « la contenance d'un fou » (Montaigne dixit), *si c'est en toute connaissance. Je me suis résolue à cette pratique à constater combien souvent perdaient leur voix celles de mes amies qui se retrouvaient seules : elles passaient parfois des jours entiers sans dire un mot.* (p. 49)



Traduisant *The Stone Angel*, Claire Martin créait selon son univers propre : elle se mirait, pour reprendre ce verbe une fois encore, dans les mots de l'autre et les rendait dans les siens.

À tout propos, recueil de textes courts, essais à la Montaigne (avec qui C. Martin n'est donc pas toujours d'accord !) allant d'une ligne à un peu plus de deux pages au maximum, s'ouvre sur huit lignes qui ne sont pas sans rappeler l'incipit des *Caractères* de La Bruyère : « Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent », écrivait celui-ci ; « Est-ce vanité de supposer que ce que l'on pense, croit, fait ou écrit sur un bout de papier volant parce qu'une idée vous a traversé l'esprit, mérite d'être donné à lire ? » écrit d'entrée de recueil C. Martin. Et tout le reste de l'ouvrage sera à la hauteur de cette superbe ouverture. Voici un livre merveilleux qu'on peut lire selon la page sur laquelle on s'adonne à l'ouvrir, qu'on peut lire de droite à gauche, si j'ose dire, tout autant que dans le sens usuel ; voici aussi un recueil très structuré, aucun hasard ne pouvant rendre compte du fait que la dernière entrée boucle la boucle avec la deuxième, celle qui suit l'incipit. L'écriture du fragment, ici, n'exclut en rien l'organisation d'une totalité cohérente.

On pourrait discuter de certains essais, ainsi que le fait elle-même C. Martin de textes de Montaigne ou d'Oscar Wilde (p. 145 ; je serais plutôt d'accord avec Wilde). Réflexions, essais d'une pertinence de tous les âges, éblouissants de jeunesse tout autant que de sagesse amusée, pétillants d'énergie et d'ironie, d'un brio d'écriture qui ne se dément jamais, C. Martin maîtrisant de manière particulièrement brillante l'art de la chute qui donne un surcroît de sens à ce qu'on vient de lire. Ses sujets préférés ? Son horreur du bruit et du tape-à-l'œil dans nos sociétés ; l'importance de la maîtrise du langage si on veut appréhender au mieux le monde (« La civilisation, c'est la grammaire », p. 93) et respecter ses lecteurs (p. 60) ; les questions touchant à l'écriture ; celles de la place des femmes. Entre autres. Et l'auteure d'*À tout propos* est toujours celle du *Gant de fer* aux deux joues : le père demeure toujours aussi invivable (p. 23-24) ; est-ce dans cette optique qu'il faut lire « Écrire : survivre à qui voulait vous tuer. » (p. 39) ?

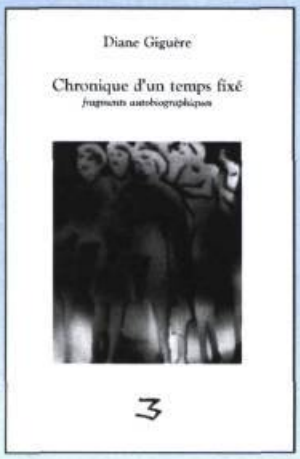
☆☆☆ 1/2

Diane Giguère, *Chronique d'un temps fixé. Fragments autobiographiques*, Laval, Trois, coll. « Topaze », 2005, 205 p., 24 $.

Parcours autobiograhique

La chronique, les *fragments autobiographiques* de Diane Giguère sont d'une tout autre tonalité.

Ici aussi la fin de l'ouvrage rejoint son début, s'assurant ainsi de boucler l'entreprise : l'insomnie de l'auteure, fille de ses lectures, et *Le cauchemar*, « dessin fantastique de Füssli » (p. 9), sont à l'origine comme à la fin du parcours autobiographique fragmentaire, il faut écrire (fixer) ses années passées « pendant



que je suis encore capable de me souvenir» (p. 204). Écrit entre 2000 et 2003, la *Chronique d'un temps fixé* est divisée en onze chapitres qui peuvent relever tantôt du journal, tantôt de la critique littéraire, tantôt du récit de voyage, tantôt de la biographie du père et de la mère, tantôt de l'analyse de soi par l'auteure des fragments.

En ses trois premiers chapitres, la chronique s'ouvre sur des réflexions touchant l'écriture : il est question de Proust, de l'inconscient, de la mémoire et des rêves ; du statut de l'écrivain dans sa société et de celui, difficile et ambigu, de l'auteure dans la sienne, de ses amours interdites, cachées et malheureuses ; des regrets (« Que faire pour réparer tout le mauvais de ce livre », p. 17) de D. Giguère d'avoir écrit son premier roman, *Le temps des jeux*, prix du Cercle du livre de France en 1961, à telle enseigne qu'elle a promis à Pierre Tisseyre son éditeur, décédé depuis, de lui en donner une version revue et corrigée. Le chapitre 4 relate un « voyage éclair en Hongrie et en Autriche » (p. 47), le 5 parle de la promotion que doit assurer un auteur à ses ouvrages et de la mince ligne qui peut séparer le succès de l'échec (où il est question de Marie-Claire Blais et de Suzanne Paradis en particulier). Le très long (p. 75-124) et très beau chapitre 6 conduit la narratrice des divers sentiers de l'Île-des-Sœurs, qu'elle parcourt en les défendant contre l'invasion du « progrès », à ses enfance et adolescence, de même, pourrait-on dire, qu'au récit des origines de ses parents dont elle est l'enfant unique.

Le chapitre 7, court heureusement, (p. 125-131) traite, selon son intitulé, du « 11 septembre 2001 ». Les quatre derniers chapitres renouent en quelque sorte avec le 6e et les trois premiers : le 8e raconte la mort du père et le très fort lien qui unissait la fille à son père, le 9e consiste en une lecture critique affectueuse de *Sébastien Pierre*, recueil de quatre nouvelles publié en 1935, un an après la parution et la condamnation des *Demi-civilisés* du grand-père maternel de l'auteure, Jean-Charles Harvey, ami de Grey Owl. Le chapitre 10 est consacré à la thérapie suivie ou menée par Diane Giguère (problèmes d'alcool, en particulier) avec le célèbre psychiatre Karl Stern, auteur du *Buisson ardent* (*The Pillar of Fire*, 1951), récit autobiographique — c'est lors d'une brève rencontre à Paris avec Graham Greene, ami de Stern et comme lui un converti au catholicisme, qu'elle apprend, lors de la sortie chez Robert Laffont de son premier roman, l'existence, dans son Montréal natal à elle, de ce médecin réputé, Juif allemand d'origine. Le dernier chapitre est consacré à la mère, si magnifique et attentive durant l'enfance de sa fille, qui devient peintre par goût et à la force de ses apprentissages ; puis déprimée et délaissant tout, quittant le foyer pour épouser un marxiste (qui lui imposera, forcément, un style de peinture « réalisme soviétique ») qu'elle quittera bientôt, rétive aux enchaînements, pour vivre de divers expédients ; sa fille finira, la chronique s'achève alors, par lui faire accepter l'idée — la mère est née dans les années 1910, nous sommes en 2003 — d'aller vivre dans une maison pour personnes âgées (mais qui donc est sans âge ?).

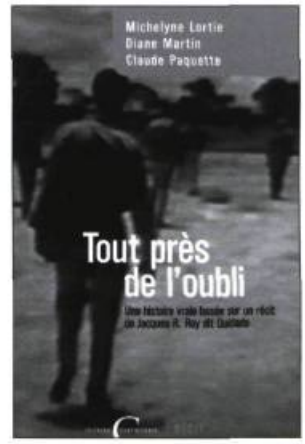
Avouons-le, les fragments de Diane Giguère, s'ils témoignent admirablement du parcours du Québec tout au long du xxe siècle, s'ils sont à la fois émouvants et discrets à leur manière, ne nommant jamais ni l'amant ni le père ou la mère, ils sont aussi bien tristes et coupables, surtout quand on sort tout juste de la lecture d'*À tout propos* de C. Martin. Dans une certaine mesure, on se demande comment il aurait pu en être autrement : l'enfant unique, petite-fille d'un auteur célèbre, dont les parents soutiennent des valeurs qui vont à l'encontre de celles du milieu ambiant, parents dont la séparation sera pour elle une catastrophe, d'autant plus que la mère reprochait au père d'accorder plus d'importance à sa fille qu'à elle — l'enfant unique, cela étant, pouvait-elle bien ne pas se révolter et obliger, après l'avoir séduit, l'amant de la mère à tuer celle-ci dans *Le temps des jeux* ? D'autant plus que le père réel, qui allait devenir le sénateur libéral Louis de Gonzague Giguère, fut ainsi prénommé par un père si près de sa foi qu'il en négligeait les siens, ce que son fils ne pardonnera ni au père ni à sa religion. Or, il semble bien que, malgré père et mère, la fille ait renoué avec la foi, l'horizon n'étant pas sans déchirements (renouvelés). Pour tout dire, la chronique de Diane Giguère vous envoûte, la nostalgie a ses effets, tout en vous laissant comme dans un état d'insomnie : où donc se trouve la place d'un bonheur, disons, d'un espoir minimal proprement humain ? Dommage qu'un ouvrage si travaillé, dédicacé à la mémoire de son éditrice (Anne-Marie Alonzo) tout autant qu'à celle de son père et « pour ma mère », n'ait pas été mieux traité par sa maison d'édition. Dommage, très.

☆☆ 1/2

Michelyne Lortie, Diane Martin, Claude Paquette, *Tout près de l'oubli. Une histoire vraie basée sur un récit de Jacques R. Roy dit Quidado*, Victoriaville, Éditions Contreforts, 2006, 342 p., 24,95 $.

Récit à triple voix

Lecture faite de ces deux ouvrages, force est d'admettre que celle de *Tout près de l'oubli* relève d'un exercice peut-être à eux apparenté, mais bien différent aussi, étant donné ses conditions d'écriture.



Ainsi que l'expliquent le chapitre 1, d'une part, et les « Remerciements » placés à la fin du livre (p. 337), d'autre part, l'« histoire vraie de Jacques R. Roy dit Quidado » qui nous est donnée à lire a été ainsi composée : Roy a d'abord rédigé lui-même un récit de sa vie, l'a mis à la disposition de ses biographes, puis ceux-ci ont complété et validé ce récit par le biais de rencontres avec ledit Roy. En bref, il s'agit d'une sorte d'autobiographie *written with*, selon la pratique étatsunienne, d'une autobiographie écrite par d'autres, vive l'oxymore !

La lecture de *Tout près de l'oubli* n'est pas sans intérêt, loin de là. Jacques R. Roy, Franco-Ontarien d'origine, fut le compagnon de route d'Agostinho Neto et de son MPLA (Mouvement populaire pour la libération de l'Angola), A. Neto qui allait devenir le président de son pays quand le Portugal, en 1975, lui accorderait enfin son indépendance, quitte à ce que Neto doive lutter contre les forces capitalo-intéressées dirigées par Jonas Savimbi ; compagnon de route aussi de Thabo Mbeki, du parti ANC (Congrès national africain) de Nelson Mandela alors en prison, Mbeki qui allait succéder en 1999 à Mandela à la présidence de l'Afrique du Sud (délivrée de l'apartheid en1994) et qui est toujours le président de ce pays. Compagnon de route, ai-je écrit ; cela n'est pas suffisant, Roy s'étant commis, tout autant auprès du MPLA que de l'ANC, à la fois comme espion à l'époque coloniale, et comme partie prenante des gouvernements une fois l'indépendance obtenue. Avec tout ce que cela peut impliquer dans une vie personnelle. Elle est intéressante, l'aventure de Jacques R. Roy ; son récit à triple voix, par ailleurs, se prolonge peut-être indûment, qui décrit des résidences et des lieux dans leurs détails, par exemple, alors que de telles descriptions sont sans aucun intérêt, compte tenu du contexte historique en cause ; si bien que l'ouvrage de 342 pages y aurait sans doute gagné à n'en compter que 150 environ, et à s'assurer d'une formulation impeccable.